

La sexualité infantile, entre éducation et perversion

J. Ménéchal *

Résumé – Cet article aborde la question de la sexualité infantile et de son élaboration psychique à partir du cas d'un enfant suivi simultanément en thérapie individuelle et en consultation familiale dans le cadre d'un centre médico-psychologique. Confronté à une révélation maternelle biaisée relative à une situation d'inceste fraternel concernant son père, cet enfant réagit en effet en transférant un modèle adulte du sexuel dans sa thérapie, au détriment de sa propre élaboration fantasmatique infantile. L'occasion est ainsi donnée de reprendre les récentes hypothèses proposées par Widlöcher concernant le statut de la sexualité infantile : celle-ci serait à aborder au plan inconscient comme une hallucination de l'action et l'étayage comme un « contrepoint » entre *patterns* sensori-moteurs et leur traitement mnésique, le fantasme construisant la sexualité infantile et non l'inverse.

Cette proposition rencontre les hypothèses précédemment formulées par l'auteur concernant l'alliance introjective dans les pathologies du lien. Elle permet de resituer la question critique du « moment opportun » – *Kairos* – dans la thérapie, et de proposer une articulation entre séduction et temporalité psychique, en prolongement de la notion freudienne d'après-coup. Elle interroge en

Summary – **Child sexuality: in education and perversion.** This article addresses the question of child sexuality and its psychic elaboration based on the case of a child following both a personal therapy and family consultation in a medico-psychological center. Confronted with a biased maternal revelation of fraternal incest on the part of his father, this child indeed reacted by transferring an adult sexual model in his therapy to the detriment of his own development of childhood fantasies. This gave us the opportunity to take another look at Widlöcher's hypotheses regarding the status of child sexuality: the latter should be approached at the subconscious level as an hallucination of the act and the propping-up as a 'counterpoint' between sensori-motor 'patterns' and their mnemonic treatment, so that the fantasy builds the child sexuality rather than the opposite. This approach supports the hypothesis previously formulated by the author regarding the introjective link in bonding pathologies. It allows the repositioning of the critical question of the 'opportune moment' – *Kairos* – in the therapy and the suggestion of a link between seduction and psychic temporality, as an extension of the Freudian notion of the afterwards. It also questions the place given today to a 'sex talk' in education and its link to

* Jean Ménéchal, psychanalyste, maître de conférences en psychopathologie à l'Université Lyon 2. Psychologue au 1^{er} secteur de psychiatrie infanto-juvénile des Hauts-de-Seine (Gennevilliers). 46, rue des Fossés-Saint-Bernard, 75005 Paris. E-mail : jean.menechal@wanadoo.fr

Reçu le 31 juillet 2000 ; accepté le 17 octobre 2000.

conclusion la place tenue aujourd'hui par un « discours sur le sexe » dans le registre éducatif, et ses articulations avec la perversion. © 2001 Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS

sexualité infantile / fantasme / kairos / après-coup / éducation et perversion

perversion. © 2001 Éditions scientifiques et médicales Elsevier SAS

child sexuality / fantasy / kairos / afterwards / education and perversion

- Je sais que je peux pas me marier avec ma sœur !
- ...
- C'est interdit.
- J'espère bien ! Et avec ta sœur seulement ?
- Non, je peux pas me marier non plus, euh..., avec mon père, avec ma mère, parce qu'ils sont de ma famille.
- C'est vrai ça. Mais, dis-moi, Christian, pourquoi tu me dis toutes ces choses-là ?
- Parce qu'on en a parlé avec les dames hier.
- Les dames ? ...
- Oui, tu sais bien, celles qui sont à côté, là, en bas... Une avec les lunettes, qui regarde le film, et l'autre qui parle... Tu sais, dans la pièce, là... Enfin c'est pas du film, mais c'est comme à la télé...
- Ah ! ... Tu veux parler de la consultation familiale où tu accompagnes ta sœur et ta maman ?
- Oui oui, c'est ça...
- Et qu'est-ce que tu as fait, alors, là ?
- On a parlé de sexe.
- ... Et puis ? ...
- On a dit que mon papa s'était marié avec sa sœur, et qu'il avait pas le droit.
- Ça fait longtemps que tu ne l'as pas revu, ton papa ?
- Lequel ? Alain Fancheau, ou Alain Derviel ?
- Alain Derviel, puisque c'est lui, ton père. Alain Fancheau, c'est l'ami qui vit maintenant avec ta maman. Mais toi tu t'appelles Derviel, comme ton papa. Et, dis-moi, Christian, comment ça va, cette fin d'année à l'école ?
- Bien...
- C'est-à-dire, « bien » ? ... Tu vas passer en CE ? ...
- Je sais pas...
- Ta maman n'a pas rencontré ta maîtresse ?
- Si, si, mais ça va bien...

Dialogue ordinaire entre un psychologue de secteur infanto-juvénile en banlieue dite « défavorisée », et un enfant de dix ans, Christian Derviel¹, au regard direct et au visage sans expression particulière d'affect. Les résultats scolaires de Christian sont catastrophiques, et ont été à l'origine de sa première consultation, deux ans auparavant. Ils s'accompagnent au plan symptomatique d'une énurésie nocturne persistante.

¹ Tous les prénoms et noms ont évidemment été modifiés dans cet article.

Séduction en famille

Dialogue ordinaire... ou presque. « On a parlé de sexe »... Cinq mots brefs qui font vaciller l'échange en l'inscrivant dans une dimension inhabituelle pour la psychothérapie de cet enfant. Si la question de la sexualité y est bien présente, fréquemment, elle ne l'est pas sous cette forme directe, objective, crue. Certes, je ne suis pas sans me rappeler, à ce moment, que l'institutrice de Christian m'a téléphoné il y a quelques mois pour me faire part de son inquiétude devant la tendance de cet enfant à évoquer des scènes sexuelles devant ses camarades. Mais parler de sexe n'est justement pas équivalent à énoncer que l'on parle de sexe. De plus l'excitation légitime liée à la situation d'évocation de scènes sexuelles avec des pairs n'est guère comparable à un énoncé froid adressé à un adulte, du type de celui formulé par Christian et dont nous avons été le réceptionnaire. D'un côté, une expression désinhibée des tensions pulsionnelles liées à la latence, de l'autre, la sollicitation directe d'une certaine connivence intergénérationnelle, masquée par un apparent détachement, et traduite par une formulation strictement informative sur un thème pourtant à haut risque. « On a parlé de sexe » adressé par un enfant de dix ans à son thérapeute franchit la limite implicite du « tout dire » en construisant une forme très originale de pare-excitation verbal dont la fonction psychique reste à élucider.

Ils ont donc parlé de sexe... Et moi je n'ai vraiment pas envie de poursuivre l'échange sur ce sujet. Du moins pas pour le moment avec Christian. Je suis soucieux de ce que je perçois comme une transgression subtile du cadre, pour laquelle ma seule parade réside dans l'inertie et dans un renvoi brutal à un aspect de son statut d'enfant : son « métier » d'écuyer.

J'en parlerai donc, moi aussi, mais avec mes pairs. Avec « les dames » qui reçoivent la famille en consultation. Pour apprendre qu'en effet, lors de leur dernière séance, la mère de Christian, apparemment très troublée, a « révélé » que son ex-mari, père de cet enfant, l'avait quittée pour aller habiter avec sa propre sœur. D'où la « mise au point » sur l'interdit et l'inceste, et la reconnaissance des effets traumatiques que cela avait pu avoir sur Christian, présent à la consultation. Selon ces collègues, il s'agit là d'un point d'inflexion important de la thérapie familiale.

Je n'en disconviens pas, mais reste perplexe : je n'ai en rien ressenti, lors de ma propre séance avec Christian, les effets psychiques habituellement perceptibles à l'issue de la révélation d'un tel secret de famille [1-3]. La consultation suivante, d'ailleurs, se déroulera comme d'habitude, avec un enfant marqué par un faux-self massif, et soucieux de gommer au maximum le moindre des affects qui pourrait le traverser. De surcroît nous sommes piteusement fautifs de nous être excités de la sorte : le « scoop » était largement éventé puisque le dossier de Christian témoigne noir sur blanc, dans les tout premiers éléments rédigés par le consultant initial deux ans auparavant, que cette information concernant le père avait été communiquée d'emblée par la mère en présence de son fils... Du moins pas tout

à fait la même information, puisque la personne avec qui était parti le père de Christian était sa *demi-sœur*...

Reste que cette histoire a « pris » ; qu'elle s'est imposée dans le dispositif thérapeutique, qu'elle a pris corps et troublé le soin. Bref, une série complexe de semi-imbroglios, de pseudo-révélation et de « fausses » interprétations, apparemment mieux gérés par Christian et sa mère que par l'équipe de soins. Autant d'arguments pour revenir sur cette situation, en tentant d'en mieux comprendre l'économie d'ensemble. Nous le ferons ici en privilégiant deux axes d'ailleurs convergents : le statut dans la thérapie de la parole dénonciatrice des « faits », et la question de la temporalité. En fait ces deux axes renvoient très directement à deux questions cruciales dans toute thérapie : la place du fantasme dans son rapport à la séduction, et la question du temps psychique.

Aux origines hystériques de l'après-coup

Sur ces deux aspects, on sait que le cas d'Emma, rédigé par Freud en 1895 [4] dans le cadre de l'*Esquisse*, a apporté des éléments de compréhension importants. Emma est une jeune fille qui présente des symptômes phobiques : elle ne peut entrer seule dans un magasin. Elle en attribue la responsabilité à une expérience qu'elle a vécue à 13 ans, lorsque entrant dans une boutique elle a vu s'esclaffer les deux vendeurs et que, prise de panique, elle s'est enfuie. Elle pense qu'ils s'étaient moqués de sa toilette et que l'un d'eux a exercé sur elle une certaine attirance sexuelle. Face à ces éléments, Freud s'interroge sur la logique reliant l'histoire et le symptôme : puisque la seule présence d'un enfant suffit à la rassurer dans des circonstances comparables, il ne s'agit pas de la quête d'une simple protection matérielle. Une seconde scène revient alors à la mémoire d'Emma : à huit ans, elle était entrée dans la boutique d'un épicier et celui-ci avait posé sa main sur son sexe. Elle était malgré cela retournée dans ce magasin, avant de cesser de s'y rendre. Elle s'était ensuite reproché d'y être revenue, comme si elle avait souhaité provoquer une nouvelle situation comparable.

Le lien entre les deux scènes est assuré par le rire des vendeurs, qu'Emma peut rapprocher du sourire grimaçant de l'épicier. La différence tient à l'angoisse, seulement présente dans la seconde. Le souvenir de la première a déclenché, estime Freud, une libération d'énergie sexuelle qui s'est transformée en angoisse. Cette décharge ne pouvait pas avoir lieu lors du traumatisme initial avec l'épicier parce qu'alors son état de maturation sexuelle ne permettait pas de lui donner sens.

Les changements produits par la puberté ont rendu possible une compréhension nouvelle des faits remémorés. [...] Le souvenir refoulé ne s'est transformé *qu'après coup* en traumatisme.

La sexualité infantile, hallucination de l'action

Ce cas d'Emma est souvent présenté comme canonique à propos des mécanismes névrotiques car il permet d'illustrer l'articulation freudienne entre traumatisme et

théorie du développement. Il se situe cependant, comme le fait observer Daniel Widlöcher [5] dans un récent article, à une époque où la thèse défendue par Freud présentait deux types de difficultés :

elle était pertinente pour expliquer le traumatisme mais non le fantasme endogène, [...] le sexuel-présexuel auquel Freud se référait n'avait de sexuel que l'objectivité de l'événement et le sens qui lui était conféré ultérieurement.

Il convient, propose Widlöcher, de radicaliser plus encore ce concept d'après-coup dans la mesure où il permet de revisiter la théorie de la sexualité infantile, en la confrontant aux questions du changement psychique et à la psychologie du développement. En somme, la question posée est de savoir comment peuvent s'agencer place du fantasme et théorie de la séduction au regard des stades de développement et de la théorie freudienne de la source somatique de la pulsion.

La sexualité infantile, poursuit Widlöcher,

ne constitue pas une exigence pulsionnelle parmi d'autres [et] ne relève pas des programmes innés qui organisent les *patterns* relationnels entrant en interaction avec l'environnement social. Elle relève de la pure subjectivité propre à l'activité fantasmatique [qui] traite, après coup, les expériences vécues qui ont accompagné les interaction sociales.

En reprenant sur le mode imaginaire ce qui a dépendu des *patterns* relationnels, elle traite ces scènes sur le mode de l'illusion de leur réalisation, ce qui leur donne, dans le registre inconscient, un caractère hallucinatoire. « Elle devient alors une véritable hallucination de l'action ». Cependant lorsque cette représentation est accessible à la conscience, ce qui est le cas général dans un contexte d'observation, alors

l'illusion s'inscrit dans cette situation ambiguë que constitue la rêverie, ambiguïté caractérisée par un état composite, participant à la fois de la croyance et du désir.

La nature sexuelle de l'expérience se définit alors par cette reprise dans l'imaginaire, « sexualité trouvant son issue dans une satisfaction de nature auto-érotique, que celle-ci soit sous-tendue par une stimulation physique ou par la simple activité imaginative ».

L'après-coup ne se réfère donc plus ici à une longue durée marquée par l'accès à la sexualité génitale, mais il s'inscrit « dans la quotidienneté de l'expérience subjective, et ce dès l'origine ». Par voie de conséquence, l'étayage

ne résulte pas de la saisie par la sexualité de l'expérience réelle elle-même mais de sa trace mnésique [... trace recomposée qui] va faire pression pour se reproduire dans le réel [et] constituer une nouvelle source de motivation. C'est celle-ci, conclut Widlöcher, que nous désignerons sous le terme de sexualité infantile. Le fantasme n'est pas le produit de la sexualité infantile, il la construit. Ce que l'on nomme généralement relation d'objet décrit la structure du fantasme, elle crée plus qu'elle n'exprime la sexualité infantile.

Le processus d'étayage est du coup reconsidéré, puisqu'il ne s'agit plus

d'une condensation sur un même objet et vers un même but de deux pulsions distinctes, mais d'un contrepoint qui se développe en permanence entre les patterns sensori-moteurs et leur traitement mnésique.

Le contrepoint, la confusion et la dissonance

Cette réflexion sur la sexualité infantile, qui se situe dans le droit fil des positions déjà connues de Widlöcher sur la critique de la notion freudienne de pulsion [6], offre le grand mérite de remettre en cause une approche réifiée des stades de développement, tout en soulignant le rôle éminent qu'ils jouent dans la fantasmatique de l'enfant. Ils sont en effet à considérer dans cette logique comme « des modèles d'organisation de la fantasmatique sexuelle, traitant de l'ensemble des patterns relationnels et des interactions sociales du moment ». La sexualisation est ainsi un processus continu, qui se trame en contrepoint du développement, « travail d'Éros » permanent et complexe, qui conjugue les processus maturatifs et les événements eux-mêmes².

Le terme essentiel nous semble être ici celui de contrepoint. On sait que, dans le contexte musical dans lequel il est généralement employé, il sert à désigner une superposition mélodique jouée simultanément et indépendamment, comme une sorte d'accompagnement. Pas de dialogue de type concertant, ni d'harmonie symphonique préconçue, mais une co-mélodie aux termes distants et proches à la fois, garante de l'indépendance et de la reconnaissance musicale³. Au risque de la rupture tonale et du malencontre⁴. Le contexte est incertain, sa richesse créative naît de son indétermination ; il fait le jeu des conflits potentiels, aux premiers rangs desquels se situent les conflits générationnels. Et si Daniel Widlöcher reconnaît une articulation aisée de ses hypothèses avec la théorie de la séduction généralisée de Jean Laplanche [10], un lien direct peut être également établi avec la notion de confusion des langues entre les adultes et l'enfant, telle que Ferenczi [11] la propose. Après beaucoup d'autres, nous avons de notre côté [12] mis l'accent sur l'importance de cette approche ferenczienne, que les développements de la psychanalyse britannique et en particulier celle de Melanie Klein, ont contribué à brouiller en raison du succès théorico-clinique de la notion, typiquement kleinienne, elle, d'identification projective [13]. Or l'introjction, fréquem-

² Pour approfondir cette question, le lecteur pourra se référer au très récent et stimulant ouvrage collectif « Sexualité infantile et attachement », Widlöcher et al. [7], dans lequel cet auteur soumet à la discussion de Jean Laplanche, Peter Fonagy, Eduardo Colombo, Dominique Scarfone, Pierre Fédida, Jacques André et Claire Squires ses hypothèses sur la sexualité infantile.

³ J'utilise ici le terme co-mélodie en référence à la notion de co-pensée qu'a introduite Widlöcher [8] dans son approche du transfert en termes de théorie de l'action.

⁴ Ce néologisme a été créé par Etienne de la Boétie [9] dans son *Discours de la servitude volontaire*. Il me paraît résumer, dans sa concision, le risque potentiel contenu dans toute rencontre, et spécifiquement celle de l'enfant et des adultes.

ment référée à Melanie Klein, est un concept forgé précocement par Ferenczi en 1909 [14] pour faire pendant au concept freudien de projection et réhabiliter d'une certaine manière la théorie de la séduction. Freud [15] en reprendra le terme en 1915, avant que Melanie Klein ne décrive avec l'identification projective un processus découvert chez les jeunes enfants qui développent des fantasmes d'attaque sadique contre l'intérieur du corps maternel. Bion [16] et Rosenfeld [17] ont par la suite souligné les aspects non pathologiques de l'identification projective, dans une perspective de communication intersubjective.

À la différence de l'identification projective kleinienne, qui la traduit sous la forme implicite d'une généralisation de la théorie développementale, la notion d'introjection est reliée chez Ferenczi à la séduction et à l'*identification à l'agresseur*, souvent attribuée par erreur quant à son invention à Anna Freud. Or la différence dans les acceptions du terme est là aussi notable, car si cette dernière en a également généralisé la notion dans des contextes divers, le noyau originaire ferenczien s'organise autour de l'attentat sexuel de l'adulte – réel ou fantasmé – et de la « confusion des langues » en résultant. C'est sur ce terrain précis que l'identification à l'agresseur conduit à « l'introjection du sentiment de culpabilité de l'adulte ». J'ai ainsi eu l'occasion de souligner que l'identification ferenczienne à l'agresseur et l'identification projective kleinienne, également issus de l'introjection, marquaient l'aboutissement de deux « destins théoriques » de cette notion : d'un côté la description d'un mécanisme intersubjectif valant modèle pathologique du lien polarisé par la violence de la confrontation intergénérationnelle au sexuel ; d'un autre côté l'hypothèse d'un mécanisme très précoce de la relation mère-enfant conduisant celui-ci à une position narcissique omnipotente. Ces dérives reflètent en fait la célèbre controverse [18] entre les deux psychanalystes anglaises, Anna Freud exploitant l'introjection vers l'*Ego Psychology* par abandon de sa dimension de séduction, et Melanie Klein la développant au contraire du côté du bon et du mauvais objet et du proto-Œdipe.

Au fond, dans un cas comme dans l'autre, nous retrouvons là les éléments de la critique adressée par Widlöcher aux destins de la théorie freudienne de la sexualité infantile : celle-ci, dans la théorisation kleinienne, demeure fortement liée à une approche en termes de stades de développement remontés pour l'occasion aux deux positions schizo-paranoïde et dépressive. Sans doute ces deux positions dépendent-elles étroitement de l'environnement de l'enfant, et ne sont-elles pas totalement représentatives des mêmes exigences pulsionnelles que celles que Freud et surtout Abraham [19] avaient inscrites au fronton des stades oral, anal et génital. Il reste que, s'agissant de la dyade mère-enfant dans sa globalité, l'hypothèse kleinienne demeure une hypothèse développementale, élargie à l'environnement immédiat de l'enfant.

Pour Anna Freud, la question est plus complexe, car d'une certaine manière l'accent mis sur la psychologie du Moi apparaît comme l'une des conséquences cohérentes de l'abandon de la théorie de la séduction. On ne reprendra pas ici les motifs qui ont conduit Anna Freud à privilégier cette orientation politique dans l'héritage freudien, au prix d'une certaine censure dans la gestion des archives [20].

Mais il est intéressant de souligner en revanche la logique inscrite dans le choix de l'*Ego Psychology*, dès lors que la séduction était écartée : si le fantasme ne s'appuie pas sur une rencontre intergénérationnelle marquée par une dissonance sexuelle demeurée méconnue à la conscience, mais qu'il en constitue une alternative imaginaire, alors il devient légitime de mettre l'accent sur les conditions de sa construction. Celles-ci, qui dépendent de l'anticipation imaginaire par l'enfant de la sexualité de l'adulte, reflètent sa perception consciente de l'environnement. Elles sollicitent donc en priorité le Moi et ses mécanismes de défense.

En quête d'une théorie transitionnelle du fantasme...

Face à ces deux issues divergentes, la proposition de Daniel Widlöcher se présente comme une troisième voie originale, car fidèle au droit fil freudien de la place de la sexualité infantile dans son rapport à la séduction. Nous avons eu l'occasion de rappeler [21] que la recherche d'un compromis entre les positions théoriques défendues par les deux psychanalystes londoniennes avait marqué en profondeur la psychanalyse de l'après-guerre, et que la « solution » offerte par le Groupe des indépendants, et son plus brillant représentant Winnicott, était apparue pour beaucoup comme bienfaisante car apaisante, nonobstant les impasses dans laquelle elle entraînait la notion même de névrose, dans le sillage de la relation d'objet. En particulier nous avons montré [22], sur l'exemple de la névrose obsessionnelle, comment la théorie de la relation d'objet a « modifié l'équilibre » de la construction freudienne – pour reprendre la formulation judicieuse de Laplanche et Pontalis [23] – en particulier quant au fantasme, à l'action, et à la place de la séduction.

Dans la théorie de la relation d'objet, le fantasme risque en effet de perdre sa place de construction évolutive et déformable pour devenir un élément structurel et fixe de la psyché du sujet⁵. Chez Melanie Klein par exemple, il apparaît comme la matrice universelle d'un mode de relation à l'autre et abandonne sa fonction « multitransitionnelle » définie par Freud, entre corps et psyché, entre le sujet et le monde extérieur, et entre l'histoire du sujet et ses anticipations, ce qui remet très directement en question la place de la sexualité infantile. Par ailleurs, la théorie de la relation d'objet transforme sensiblement le rôle de la séduction : dans la clinique de la névrose obsessionnelle, par exemple, Freud avait maintenu un savant équilibre, sous certains aspects contradictoires, entre une théorie développementale des stades, une approche cognitive de l'action, et une théorie de l'environnement. Le schéma de séduction dans lequel s'inscrit hypothétiquement le futur obsessionnel conjugue ainsi une certaine méconnaissance de l'acte et l'attri-

⁵ C'est d'ailleurs ce qu'avaient relevé Laplanche et Pontalis [24] dans leur approche des fantasmes originaux, qui permettent de distinguer deux catégories de fantasmes, ceux-ci à vocation universelle et fixe, les autres étant plus « personnels » et redevables de l'expérience propre du sujet en interaction avec son environnement.

bution d'une place prioritaire à la haine et à la désignation de l'autre dans un registre anal. Si la dimension développementale est donc bien présente, elle est travaillée par la séduction, qu'elle infiltre en retour. C'est au prix de cet équilibre théorique fragile, puisque étayé par la théorie de la pulsion et de sa source somatique, que Freud construit le schéma de la névrose⁶.

Face à cette construction freudienne complexe et risquée, la théorie winnicottienne du faux-self [30] apparaît comme une « solution » intermédiaire élégante autant qu'habile. Elle permet en effet de maintenir en suspens la question-clé de l'articulation séduction/stade, c'est-à-dire le périlleux équilibre freudien entre la source somatique de l'excitation et l'écho que lui renvoie le désir méconnu de l'autre. Les avantages d'un tel projet sont patents : ils ont notamment permis de travailler les marges cliniques de la névrose, là où, précisément, la question de la séduction se posait avec moins d'ambiguïté, et, au-delà, de poser la question des pathologies de l'identité dans leur lien au narcissisme. Pour autant, comme dans toute avancée théorique, celle-ci en faisant la lumière sur certains aspects en renvoie d'autres dans l'ombre. Ce n'est donc pas lui faire injure que de considérer aussi la théorie winnicottienne du faux-self, emblématique de ce groupe conciliateur des Indépendants, comme une approche phénoménologique de la sexualité infantile, qui la prive de toute la violence sexuelle contenue dans les dissonances potentielles nées de la séduction, et, en somme, l'émascule psychiquement⁷.

Avant, après, pendant...

L'après-coup demeure déterminant dans cette perspective. Cette notion, dont Lacan avait souligné toute l'importance dans l'élaboration freudienne du cas d'Emma, ne voit en effet pas son intérêt limité à la clinique de l'hystérie : on peut même affirmer que la clinique du narcissisme lui confère ses lettres de noblesse, dans la mesure où elle l'articule directement au schéma pathologique de la séduction tel qu'il apparaît dans la perversion⁸. Pour Emma en revanche cette question

⁶ Il importe de rappeler à cet égard que la construction de la névrose obsessionnelle [25, 26] n'est pas pour Freud une illustration ou une application de sa théorie des névroses, mais qu'elle vient parachever l'élaboration théorico-clinique permise par l'hystérie quelque quinze années auparavant [27-29].

⁷ Nous avons ainsi soutenu, toujours à propos de la névrose obsessionnelle, que l'avancée marquée par Freud grâce à son approche de l'intersubjectivité de l'agir, et le recul involontaire auquel conduit la théorie de la relation d'objet, étaient du même ordre que le débat qui l'opposa à Jung sur la définition et la place de la libido dans la psychopathologie à propos du rêve. L'universalité du complexe œdipien fournit un cadre général au rêveur, mais celui-ci rêve « personnellement » et « conjoncturellement ». Semblablement, l'obsessionnel développe des modalités personnelles d'agir avec l'autre : ainsi, dans le dispositif de fécalisation qui caractérise son rapport aux autres, l'obsessionnel dissout et absorbe le lien, il le « digère », et celui-ci ne peut plus alors seulement être abordé en termes de « lien ». Il fait partie temporairement du corps propre du sujet. D'où l'impossibilité de le considérer dans une situation archétypale, mais la nécessité, au contraire, d'y reconnaître une manifestation spécifique des destins originaux du sexuel chez le sujet.

⁸ On reconnaîtra d'ailleurs là l'un des apports majeurs de la psychanalyse anglo-saxonne [31] d'avoir situé la perversion au cœur des pathologies du narcissisme. Sur cette question du narcissisme et de ses pathologies, nous nous permettons de renvoyer à l'article fondateur de D. Widlöcher [32].

de l'après-coup demeure assez étroitement développementale, l'accès à la génitalité permettant le remaniement par après-coup du souvenir⁹. Dans les pathologies du lien en revanche, marquées par le narcissisme, et en particulier dans l'hypothèse que nous avons formée [33] d'un mécanisme spécifique à ces pathologies qualifié d'alliance introjective, il nous est apparu que cette question de l'après-coup pouvait être à nouveau interrogée : nous avons ainsi proposé de considérer l'alliance introjective comme un « avant-coup » de la séduction. Rappelons que l'alliance introjective, telle que nous la définissons, rend compte du mouvement d'ensemble qui voit le sujet introjecter dans un premier temps une représentation virtuelle menaçante de l'altérité, et faire appel dans un second temps à l'autre réel, désigné comme innocent, pour venir au secours d'un moi potentiellement menacé. Il s'agit là du renversement du mécanisme de l'identification à l'agresseur, dans lequel les places de la séduction sont interverties.

D'après-coup en avant-coup, la temporalité psychique demeure donc essentiellement modulable. Si elle s'exerce sans aucun doute sous la pression des contraintes propres au développement de l'enfant, celles-ci sont étroitement liées à l'échange inégal qu'il entretient avec l'adulte. Avant-coup et après-coup sont ainsi à considérer comme des bornes entre lesquelles se déploie en permanence la construction fantasmatique de l'enfant. Mais alors, cet intermezzo temporel ne représente-t-il pas la définition même de la sexualité infantile ? Telle est la lecture que l'on peut avancer de la proposition de Widlöcher si l'on admet qu'après-coup et avant-coup constituent les deux tonalités référentielles du contrepoint que joue la sexualité entre les *patterns* sensori-moteurs et leur traitement mnésique. Il s'agit là, bien que sur un terrain très différent, de formuler une hypothèse comparable à celle qu'Anna Freud avait avancée concernant la place du Moi dans la construction psychique du sujet : dans un cas comme dans l'autre, le projet consiste à dépasser les fondements trop étroitement développementaux de la théorie freudienne de la libido au bénéfice d'une intégration de son épaisseur actuelle. En tenant compte, si l'on préfère, de l'ensemble de la portée sur laquelle se joue la mélodie, et pas seulement de la clef qui en marque le début. La perspective adoptée est cependant opposée quant à la place dévolue au désir et à la séduction dans ce processus : si Anna Freud entend « l'actualité » comme un privilège accordé au Moi, c'est dans le dispositif chronologique même que Widlöcher propose de penser cette actualité, une actualité paradoxale, puisqu'elle privilégie la question du changement, inséparable de la relation à l'autre et à son désir.

⁹ « Étroitement » mais pas « exclusivement »... Tout l'art de Freud et son génie intuitif consistent précisément à avoir dépassé avec cette notion le caractère figé du concept de pulsion. En particulier on pourrait soutenir que c'est bien le lien de séduction construit par la névrose de transfert qui permet à Emma – autant que l'accession à la maturité sexuelle – la reviviscence du souvenir traumatique.

Se saisir du « pendant » au moment opportun

« Pendant », donc, plutôt que Moi. Le Moi, dont la construction ou le renforcement demeurent la finalité de toute approche psychothérapeutique, n'est au fond que la résultante des forces qui le constituent, et qui, dans une perspective classiquement freudienne, restent liées aux aléas et aux destins de la libido. Se saisir du « pendant » ne consiste donc pas à limiter au strict cadre de l'actualité matérielle une écoute des changements à l'œuvre dans la psyché d'un sujet. Tout au contraire, il est possible d'entendre dans ce « pendant » l'essence même de la sexualité infantile, en discriminant l'avant-coup et l'après-coup du contrepoint qui le constituent, au fil des séductions vécues par l'enfant. C'est dans ce temps considéré comme intermédiaire – un temps « logique » au sens où Lacan [34] inscrit le « temps pour comprendre » entre « l'instant du regard » et le « moment de conclure » – que s'organise le lien entre la sexualité infantile et les rencontres inégales de l'enfant¹⁰.

Une telle proposition, soulignons-le, est éminemment classique. Elle rejoint en effet le souci constant qu'une philosophie marquée par l'altérité, ses risques et ses ruses, a tenté depuis vingt-cinq siècles de formaliser autour de l'articulation de la nécessaire rencontre avec l'autre et des destins de l'identité. Une figure émerge particulièrement dans ce contexte, celle du Sophiste Gorgias, considéré comme l'inventeur de la rhétorique, qui combattait la philosophie platonicienne en réhabilitant l'apparence [35]. Gorgias prônait ainsi la « poésie de l'illusion » qui, dans l'association entre le paraître et l'être, retrouvait la force de la contradiction comme moteur du discours et de la vie. Selon lui, il n'existe pas de synthèse possible, et c'est dans sa force tragique que le discours trouve le moyen de « faire cesser la peur, dissiper le chagrin, exciter la joie et accroître la pitié » [36]. On doit à ce Sicilien né vers 485 la découverte du *καιρος* qui exprime le temps comme « moment opportun ». Gorgias, contre Parménide, contestait en effet la linéarité du temps et son éternité pour poser la discontinuité et l'hétérogénéité au principe même de son avancée. Il y a un « juge » du temps, qui est précisément ce *καιρος*, ce moment là et pas un autre où l'être ou l'idée peuvent advenir. Le

¹⁰ Il serait légitime, et intéressant, de s'interroger ici sur les rapports que cette approche d'une temporalité intermédiaire entretient avec la latence telle que la définit Freud. Cette notion, comme le rappellent Laplanche et Pontalis [23], est fondée sur « une sorte de discordance entre la structure œdipienne et l'immaturité biologique ». En fait cette position freudienne « souple » voire assez contradictoire vient ainsi justifier une difficulté relative à la compréhension de la place de la prédétermination biologique dans l'entrée dans la période de latence, qui demeure peu explicable à la différence de la sortie de cette période. Laplanche et Pontalis soulignent par ailleurs que Freud parle de *période* de latence, et non de *stade*, pour marquer le fait qu'il n'y a pas à cette occasion de nouvelle organisation de la sexualité. En fait, on peut se demander si une révision de la place de la sexualité infantile telle que Widlöcher la propose, et au sens où nous en développons nous-même ici l'idée sur le plan de la temporalité, ne vient pas pour partie résoudre cette apparente contradiction de la théorie freudienne de la latence. Il n'y aurait en effet pas, dans cette lecture, de « déclin de la sexualité infantile » pendant la période de latence, mais un simple aménagement conduisant le sujet à y intégrer une place de l'autre différente de celle que lui confère la séduction. C'est cet aménagement, « temps pour comprendre », en somme, qui viendrait ainsi préparer le sujet au véritable « moment de conclure » que constitue l'accès à la sexualité génitale.

καιρος est donc une notion d'abord subjective et sensible qui permet de saisir le moment quant il le faut, et de marquer l'empreinte du choix sur la contrainte chronologique. La trace de cette notion subjective du temps sera explicite chez les philosophes politiques modernes, et le stratège Clausewitz [37], avec sa propre théorisation sur l'importance du « coup d'œil », en reprendra intégralement l'idée dans son contexte polémologique.

Ce « moment opportun », cher aux Sophistes qui faisaient du καιρος leur règle, Freud n'y sera pas insensible, au point d'y faire explicitement référence à deux reprises dans *la Question de l'analyse profane* [38]. La première pour noter que le moi, « à l'aide du système de conscience, observe le monde extérieur pour saisir au vol le moment favorable à une satisfaction non préjudiciable ». La seconde pour qualifier l'interprétation réussie, celle qui, communiquée au patient aura « quelque chance de succès ». La reconnaissance de ce moment opportun est capitale : trop tôt, le patient va redoubler de résistance et son moi ne se rendra pas maître du refoulé.

La règle est d'attendre qu'il s'en soit suffisamment approché pour que, sous la conduite de l'interprétation proposée par vous, il n'ait plus que quelques pas à faire.

Ainsi, ce moment opportun, quintessence et vérité du « pendant », est-il biface, au service du Moi comme à celui du changement porté par l'interprétation. Dans un cas comme dans l'autre, une distance est indispensable, pour permettre au Moi l'observation comme pour autoriser une appropriation de l'interprétation. Dans un cas comme dans l'autre, le processus de changement est lié à cet écart spatio-temporel vécu dans l'instantanéité. Il suppose et permet le décollement de l'objet de désir¹¹.

¹¹ La question du καιρος n'est abordée ici que sous un aspect particulier, et dans sa lignée freudienne « stricte ». Sur cette notion qui prit une certaine importance en psychiatrie à partir de 1956 grâce au psychanalyste suisse Arthur Kielholz [39], on consultera utilement l'article de Henri F. Ellenberger [40] qui souligne l'utilisation qu'en fit la psychiatrie existentialiste dans les années 1960. Il indique également dans cet article que la biopsychologie s'en saisit aussi, à la suite des travaux des éthologues et notamment de Konrad Lorenz, pour décrire le moment électif pour apprendre telle ou telle conduite. En regrettant la confusion dans laquelle semble s'être inscrite la notion de *kairos*, Ellenberger considère que « le recours thérapeutique au *kairos* n'est pas aussi neuf que certains semblent le penser », et que, par ailleurs, « tout psychothérapeute devrait se familiariser avec cette idée qu'il y a des moments dans l'existence humaine où le temps acquiert une valeur qualitative nouvelle, et qu'en tenant compte de ces moments critiques un psychothérapeute habile peut quelquefois obtenir une cure rapide dans des cas considérés comme graves, sinon désespérés ». On comprend bien, à la lecture de cet article, dans quelle perspective se situe Ellenberger, et la réduction qu'il opère par rapport à une utilisation possible de ce concept en lien avec la dimension freudienne de l'après-coup. Celle-ci suppose en effet, comme l'indique très justement Widlöcher, une reprise de la question du développement et de la place des *patterns* sensori-moteurs. Au fond, en suivant le chemin des « thérapies brèves » ou cathartiques, Ellenberger privilégie la dimension strictement chronologique du *kairos*, sans en faire un indice de la construction sur le long terme de la sexualité infantile pour le sujet et de sa mise en évidence. Ce qui nous semble pour notre part intéressant est le carrefour épistémologique complexe que décrit cette notion, à la charnière du développement – et en cela la référence à l'éthologie est précieuse –, de la relation inégale que suppose la séduction, et des mécanismes d'anticipation ou de refoulement du désir qui nourrissent le fantasme ou le contrecarrent, par le biais de l'après-coup et de « l'avant-coup ».

« Parler de sexe », entre éducation et perversion

L'histoire de Christian est emblématique d'un tel dispositif, lorsque celui-ci devient pathologique. À l'inverse d'une consolidation de sa sexualité infantile fondée sur le fantasme, la séduction et la reconnaissance du moment opportun, cet enfant choisit en effet la carte de l'anticipation « sûre » et sans risques d'une sexualité adulte qui le situe à l'opposé du « mensonge premier » d'Emma¹², et de ses conséquences névrotiques. Il force, ce faisant, une vérité sexuelle qui n'a de « vrai » que son formalisme organique et développemental, au détriment de la dimension fantasmatique constitutive d'une sexualité fondée sur le désir, le risque [41] et la différence. Christian, de ce point de vue, n'est pas « en avance pour son âge » sur les choses du sexe ; il maltraite sa sexualité infantile en la privant des opportunités que lui offre potentiellement la séduction. Il s'agit là véritablement d'une autre « confusion des langues » entre la sexualité infantile et l'enfant.

L'association libre, toile de fond de la psychothérapie, est alors prise au piège de cette intimité forcée dans un dispositif qui retrouve les voies d'une perversion particulière du discours qui décrit le réel plus qu'il n'incite au rêve. La parole quitte les perspectives de la communication et de l'échange pour se mettre au service de la séduction, une séduction particulière d'autant plus efficace qu'elle prend la forme d'un discours anticipé et organisé en lieu et place de l'hallucination de l'action : « On a parlé de sexe », pour Christian, revient à substituer un reflet narcissique adulte monotone à l'image troublée de l'enfance, et à sa sexualité énigmatique en contrepoint. Le précieux « plaisir de parler » des Sophistes [42] est ici remplacé par « l'ordre du discours » [43]. La séduction a glissé du côté de la perversion ; l'auto-érotisme psychique est devenu outrage public à la pudeur.

Comment reprendre ceci au plan thérapeutique, face à ce qui apparaît comme une dérive de l'invitation à « tout dire » ? Nous avons proposé de penser l'alliance introjective en lien avec l'identification à l'agresseur définie par Ferenczi, en généralisant ce mécanisme aux situations où l'enfant anticipe et construit lui-même cette position de soumission. Ici, dans le cas de Christian, il paraît opportun de reprendre cette notion en s'interrogeant sur la soumission dont il s'agit, car la dérive perverse que fait subir cet enfant à sa propre sexualité infantile procède d'une forte identification à une perversion maternelle « installée », quant à elle : sous couvert d'un « dévoilement » – de la perversion de son ex-mari – celle-ci déconstruit le processus narratif qui constitue l'essence de la sexualité infantile, et par là même la pervertit. « On a parlé de sexe » peut alors s'entendre dans le transfert comme cette alliance factice avec autrui caractéristique de l'alliance introjective, rendue nécessaire par la défense contre un moi tout puis-

¹² On rappelle que c'est à propos de ce cas d'Emma que Freud a avancé l'hypothèse du « mensonge premier » de l'hystérique, le « proton pseudos hystericos ».

sant détaché de sa référence externe. L'issue réside sans doute dans un rabaissement des prétentions de ce moi « déssexualisé » et perversi, au besoin par un renvoi de type éducatif à la réalité des symptômes scolaires.

Parler de sexe demeure la chose sans doute la plus difficile, pour les adultes comme pour les enfants. Précisément parce que le sexe dont il s'agit, pour ne pas être obscène ou demeurer pervers, se doit de s'absenter du discours qui le nomme pour retrouver les voies énigmatiques d'une sexualité infantile sur lequel il s'étaye en permanence. La difficulté est redoublée lorsqu'il s'agit de parler de sexe entre adultes et enfants, et les illusions d'une « éducation sexuelle » un temps imaginée comme panacée contre les constructions névrotiques ont laissé place à plus de circonspection quant à leur indication. Le paradoxe est qu'aujourd'hui resurgit un « discours sur le sexe » qui implique l'enfant dans le risque que peut lui faire vivre l'adulte dans une séduction agie. Faut-il voir dans cet intérêt porté aux abus sexuels sur enfants – au delà de la légitimité incontestable d'une telle démarche, notamment dans le cadre de la prévention – un effet retour des limites constatées de l'éducation sexuelle [44], sans oublier que les adultes au contact d'enfants victimes véhiculent eux-aussi de véritables théories sexuelles [45] ? « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » propose Wittgenstein [46] dans son *Tractatus*, un aphorisme souvent cité à l'appui de positions parfois contradictoires. S'agissant de sexualité infantile, ce mot reprend cependant toute sa valeur, tant il est alors vrai que ce qui se parle trop vite, trop haut ou trop fort peut se substituer de façon mortifère au nécessaire récit construit dans la durée et dans les ruptures, dans le fantasme et dans l'absence. Le récit de la vie, en somme.

■ RÉFÉRENCES ■

- 1 Barrois C. Traumatisme et inceste. In : Gabel M, Lebovici S, Mazet Ph, Eds. Le traumatisme de l'inceste. Paris : PUF ; 1995.
- 2 Mulhern S. Les aléas de la thérapie des réminiscences : le trouble de la personnalité multiple. In : Gabel M, Lebovici S, Mazet Ph, Eds. Le traumatisme de l'inceste. Paris : PUF ; 1995.
- 3 Cyrulnik B. Le sentiment incestueux. In : Héritier F, Cyrulnik B, Naouri A, Eds. De l'inceste. Paris : Odile Jacob ; 1994.
- 4 Freud S. Esquisse d'une psychologie scientifique (1895). In : La naissance de la Psychanalyse. Paris : PUF ; 1979.
- 5 Widlöcher D. Développement libidinal et processus de changement : la théorie de la sexualité infantile revisitée. *Nervure* 2000 ; 13 (4) : 17-20.
- 6 Widlöcher D. Métapsychologie du sens. Paris : PUF ; 1986.
- 7 Widlöcher D, Colomb E, Fédida P, et al. Sexualité infantile et attachement. Paris : PUF ; 2001.
- 8 Widlöcher D. Les nouvelles cartes de la psychanalyse. Paris : Odile Jacob ; 1996.
- 9 La Boétie E (de). Le Discours de la servitude volontaire. Paris : Payot ; 1976.
- 10 Laplanche J. Nouveaux fondements pour la psychanalyse. Paris : PUF ; 1990 (n^{le} éd.).
- 11 Ferenczi S. Confusion de langues entre les adultes et l'enfant (1932). In : Œuvres complètes. IV : 1927-1933. Paris : Payot ; 1982. p. 125-35.
- 12 Ménéchal J. Introduction à la psychopathologie. Paris : Dunod ; 1997.
- 13 Klein M. La psychanalyse des enfants (1932), tr. fr. Paris : PUF ; 1959.
- 14 Ferenczi S. Transfert et introjection (1909). In : Œuvres complètes I : 1908-1912. Paris : Payot ; 1982. p. 93-125.

- 15 Freud S. Pulsions et destins de pulsions (1915). In : Œuvres complètes XIII. Paris : PUF ; 1992. p. 163-88.
- 16 Bion WR. Elements of psycho-analysis. London : Heinemann ; 1963.
- 17 Rosenfeld HA. Les États psychotiques. Paris : PUF ; 1976.
- 18 King P, Steiner R, Eds. Les controverses Anna Freud/Melanie Klein (1991). Paris : PUF ; 1996.
- 19 Abraham K. Esquisse d'une histoire du développement de la libido fondée sur la psychanalyse des troubles psychiques (1924). In : Œuvres complètes II. Paris : Payot ; 1966. p. 255-313.
- 20 Rand N, Torok M. Questions à Freud. Paris : Belles Lettres ; 1995.
- 21 Ménéchal J. Qu'est-ce que la névrose ? Paris : Dunod ; 1999.
- 22 Ménéchal J. Résistance de la névrose obsessionnelle. In : Cohen de Lara A, Marinov V, Ménéchal J, Eds. La névrose obsessionnelle, contraintes et limites. Paris : Dunod ; 2000.
- 23 Laplanche J, Pontalis JB. Vocabulaire de la psychanalyse. Paris : PUF ; 1967.
- 24 Laplanche J, Pontalis JB. Fantasma originaire, fantasme des origines et origines du fantasme (1964). Paris : Hachette ; 1985.
- 25 Freud S. L'Homme aux rats (1909). In : Cinq Psychanalyses. Paris : PUF ; 1970. p. 199-261.
- 26 Freud S. La disposition à la névrose obsessionnelle (1913), trad. D. Berger, P. Bruno, D. Guérineau, F. Oppenot. In : Névrose, Psychose et Perversion. Paris : PUF ; 1973. p. 189-98.
- 27 Freud S, Breuer J. Études sur l'hystérie (1895), tr. fr. A. Berman. Paris : PUF ; 1956.
- 28 Freud S. Les psychonévroses de défense (1894). In : Névrose, Psychose et Perversion. Paris : PUF ; 1973. p. 1-14.
- 29 Freud S. Obsessions et phobies (1894). In : Œuvres Complètes Psychanalyse t. III. Paris : PUF ; 1989. p. 19-28.
- 30 Winnicott DW. Transitional objects and transitional phenomena (1951), tr. fr. In : Jeu et réalité. L'espace potentiel. Paris : Gallimard ; 1975.
- 31 Khan M. Alienation in perversions (1979), tr. fr. Figures de la perversion. Paris : Gallimard ; 1981.
- 32 Widlöcher D. La relation narcissique. In : Widlöcher D, et al. Traité de psychopathologie. Paris : PUF ; 1994. p. 422-39.
- 33 Ménéchal J. L'alliance introjective, une hypothèse clinique pour penser les pathologies du lien. Évol Psychiatr 1999 ; 64 : 567-78.
- 34 Lacan J. Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée (1945). In : Écrits. Paris : Seuil ; 1966.
- 35 Romeyer-Dherbey G. Les Sophistes. Paris : PUF, coll « Que sais-je ? » ; 1985.
- 36 Gorgias. Éloge d'Hélène - 8. In : Les Présocratiques. Paris : Gallimard, coll. « La Pléiade » ; 1988. p. 1031-5.
- 37 Clausewitz K (von). De la guerre. Paris : Éditions de Minuit ; 1950.
- 38 Freud S. La question de l'analyse profane (1926). Trad. Fr. In : Œuvres Complètes : XVIII. Paris : PUF ; 1994. p. 2-92.
- 39 Kielholz A, Vom Kairos. Schweizerische medizinische Wochenschrift 1956 ; 86 (35) : 982-4.
- 40 Ellenberger HF. La notion de Kairos en psychothérapie. Ann Psychothér 1973 ; IV (7). (Cet article est repris dans Médecines de l'âme. Paris, Fayard, 1995, avec le sous-titre « Temps pour comprendre et interprétation vraie ».)
- 41 Ménéchal J. Prendre le risque de l'étranger. In : Ménéchal J, Bastianelli L, Benslama F, et al., Eds. Le risque de l'étranger. Paris : Dunod ; 1999. p. 19-53.
- 42 Cassin B. Le plaisir de parler. Paris : Éditions de Minuit ; 1986.
- 43 Foucault M. L'ordre du discours. Paris : Gallimard ; 1976.
- 44 Gavarini L, Petitot F. La fabrique de l'enfant maltraité. Paris : Erès ; 1998.
- 45 Ménéchal J, Revellin A. « Qu'est-ce qu'on t'a fait à toi, pauvre enfant ? » Violences sexuelles sur enfants et théories sexuelles parentales. Dialogue 1999 ; 143 : 63-78.
- 46 Wittgenstein L. Tractatus logico-philosophicus, tr. P. Klossowski. Paris : Gallimard ; 1961.